

lants chevaliers, achevons notre œuvre. Jérusalem !... Voilà le terme de nos travaux, voilà le but de notre expédition.

HENRI FLAMAND—(Philosophie.)

## L'ÉCOLE DE RÉFORME.

(SUITE ET FIN.)

L'atelier représente une petite *factorie* moderne parfaitement fournie en machines. Elles furent toutes mises en mouvement au profit de notre curiosité et nous pûmes nous assurer de la dextérité avec laquelle les jeunes ouvriers savent les manœuvrer. De plus, pour donner à leurs connaissances le plus d'universalité possible, tous les mois il y a changement complet dans la distribution des emplois, de sorte qu'après quelques années de pratique, ils deviennent experts dans tous les détails de leur métier. On sait assez que c'est le contraire qui a lieu dans les ateliers où le patron n'a en vue que son profit : diviser les travaux à l'infini et appliquer chaque individu à un point particulier comme une machine. Les Frères ont avant tout en vue l'intérêt et surtout l'avenir de leurs élèves.

Pendant que F. Louis nous faisait passer en revue ouvrages et machines, j'avais l'œil sur le personnel et je faisais une petite étude de physionomie. Le sujet en valait la peine. A moins de connaître toute l'influence de la charité sur les cœurs, impossible de s'attendre à pareil spectacle derrière les barreaux d'une cage où l'on n'est pas venu se jeter précisément soi-même. En voyant ces figures ouvertes et pleines de fraîcheur et de santé, on reconnaît que sous l'influence de de la Religion, ces déshérités de l'honneur ont recouvré la paix de la conscience, et, jeunes chrétiens, se sont réhabilités à leurs propres yeux en attendant que la société le reconnaisse. Pour la plupart ils sont robustes, bien faits de leur personne et accusent beaucoup d'intelligence. La plus parfaite entente semblait exister entre le Frère et eux ; détail qui n'est pas sans importance. Car la jeunesse, soit de l'atelier, soit de l'école n'est pas exemptée du principe du vieux Sénèque : "*Regenda est magis fervida adolescentia*" : de sorte que de temps en temps, paraît-il, la coercition doit se faire sentir. Cependant, on n'en est pas moins bons amis pour cela.

Mais tout plein d'attraits que soit ce spectacle, il nous faut le quitter. Il nous reste beaucoup à voir, et trois bons quarts-d'heure se sont envolés sous le charme de ce premier tableau. Ainsi après avoir remercié le Frère de son exquise obligeance, nous passons à la pièce voisine. Nous trouvons ici les bour-

reliers et les selliers fraternisant dans une salle commune et sous un même chef installé à une espèce de comptoir où il prépare et distribue la tâche de ses ouvriers. Le travail se poursuit au milieu d'un silence presque complet ; une activité vigoureuse se déploie de toutes parts. Nous allions nous convaincre sur-le-champ qu'à cette activité préside une intelligence qui sait allier la promptitude avec le fini des ouvrages. Attendant à cet atelier sont deux magasins où cordonniers et selliers exposent en vente leurs produits respectifs.

On y arrive par un petit couloir bordé de balles de marchandises attendant leur destination. Nous nous rencontrons avec un bon nombre de chalands attirés par la modicité des prix et aussi par le mérite des ouvrages. De fait, il y a dans ces magasins des articles qui représentent tous les degrés de l'élégance et du fini : et pour ôter ici à cette dernière assertion tout semblant de réclame peu fondée, j'ajouterai que çà et là brillent appendues à divers objets des médailles de premier mérite décernées par l'Exposition provinciale. On voit par ces garanties que les élèves de la Réforme savent mettre à profit les leçons de leurs maîtres et que la tâche des Frères est loin d'être ingrate même au point de vue matériel.

Nous voici maintenant à un deuxième étage ; il est distribué en plusieurs ateliers de dimensions et d'importance diverses. Le premier où nous sommes introduits est celui des menuisiers. Aussi richement pourvu en machines que celui des cordonniers, il l'emporte par le nombre du personnel et par le mouvement qui accompagne le travail. La salle est remplie du concert bruyant de ces puissants mécanismes qui, animés par la vapeur et dirigés par le goût, taillent et façonnent le bois brut en moulures de toute espèce. Ce spectacle est bien appétissant pour la curiosité, mais des motifs plus urgents nous en font bientôt faire le sacrifice : d'un commun accord nous nous prenons à soupirer après un milieu plus calme et une atmosphère plus transparente. Frère Louis nous promet cette jouissance si nous voulons seulement le suivre à son atelier. Chemin faisant, nous passons devant un appartement aux proportions modestes et au rôle réputé secondaire puisque F. Louis ne fait que l'indiquer du doigt en disant : "Ici on fabrique les chaussures à la mode de nos pères." En effet quelques dix ou douze ouvriers, sur le tabouret professionnel, tirent le ligneul et battent la cheville à qui mieux mieux ; çà et là un baquet rempli d'une eau jadis limpide où nagent de futures semelles ; puis le plancher est jonché de formes, d'empêignes et de l'inévitable détritrus spécifique : bref, une boutique comme on en rencontre dans nos vieilles paroisses, avec une couleur locale parfaitement reproduite.